

LA MUSIQUE A L'EXPOSITION

Le programme du septième concert officiel français réunissait hier les noms d'un des vieux maîtres de l'opéra-comique et d'un des jeunes maîtres de la comédie lyrique et du ballet; de deux prix de Rome de tendances diamétralement opposées, et d'un membre de l'Institut, du plus sévère de nos organistes et de la plus exhubérante de nos musiciennes. Un tel éclectisme qui, en d'autres circonstances, pourrait à juste titre nous surprendre, est ici nécessaire.

Après l'aimable ouverture de *la Fête du village voisin*, de Bieldieu, on nous a donné un important fragment de *Merlin enchanté*, de M. Georges Marty. Cet ouvrage date de seize ans. Il fut exécuté jadis au Conservatoire, à la « Séance des Envois », et me dit une excellente impression que je viens de retrouver. Je félicite l'auteur de ne pas renier ses premiers essais et d'avoir bravement tiré de sa bibliothèque cette partition de début qui contient le germe des qualités que nous avons remarquées dans le *Duc de Ferrare*. Avant de se mettre en route vers un but nettement défini, l'artiste hésite, tâtonne, cherche et nous doit, quand il est sûr de soi, la confession de ses heures de doute. La scène que l'on a jouée hier est celle où le Barde d'Armor est délivré des sortilèges de Viviane, la mauvaise femme au dangereux pouvoir féerique, par Ganiéda, la bonne femme au pur amour rédempteur. Peu nombreux (on les compterait facilement) sont les compositeurs qui, depuis Richard Wagner, n'ont pas été tentés par cette situation de théâtre. M. Marty l'a traitée simplement, clairement et vigoureusement. Ses interprètes étaient M. Bouvet qui a chanté, déclamé, le rôle de Merlin avec une autorité supérieure, une ample voix, et Mme Georges Marty, fort bien stylée, naturellement.

J'ai eu plaisir ensuite à réentendre les airs de danse des *Deux Pigeons*, de M. André Messager, airs de danse à la fois savants et inspirés, pleins de verve et de grâce, d'une rare ingéniosité d'écriture, d'une instrumentation savoureuse et colorée, d'une extrême vivacité de rythme. Ils précédaient la quatrième partie des *Saintes Maries de la mer* où M. Paladilhe a opposé la pompe du christianisme aux bacchanales du paganisme. Un souvenir du Gounod de *Polyeucte* traverse cette œuvre solidement, honnêtement construite, tantôt rustique, tantôt poétique, d'une sincérité évidente et d'un indéniable éclat. Mmes Bosman et Palasara personnifiaient au mieux Marie-Magdeleine et Marie-Salomé.

Sous forme d'intermède, M. Edouard Nadaud a exécuté, avec une grande pureté de son, une parfaite justesse de sentiment, la *Méditation* pour violon, de M. Eugène Gigout, morceau très bien mené, très sobre, très expressif et de beau caractère. Enfin, est venue *la Damoiselle élue*, de M. Debussy.

J'attendais, je l'avoue, non sans une particulière curiosité cet ouvrage dont on m'avait souvent parlé et que je ne connaissais pas. Il m'a énormément intéressé et, en même temps, un peu inquiété, chagriné. C'est un commentaire orchestral et vocal d'une pièce de Dante-Gabriel Rossetti, traduite en un assez bizarre français par M. Sarrazin. La Damoiselle élue, tenant trois lys à la main, ayant sept étoiles dans les cheveux, appelle, accoudée à la barrière d'or du ciel, son mystique amant qui, ange pas encore, ne répond point. Et la Damoiselle élue pleure. Le talent de M. Debussy est hors de toute contestation. *L'après-midi d'un Faune* est une des plus exquises choses que la jeune école française ait produites. Ceci, également, est exquis, mais hélas! trop exquis. Le raffinement harmonique, les modulations perpétuelles qu'affectionne l'auteur, rapetissent son œuvre, lui donnent autant de mollesse que de fadeur. Qu'un art soit compliqué par son audace, sa nouveauté, j'y consens, mais je veux qu'il reste viril et humain, sinon je n'en aurai qu'un amusement passager, je n'en garderai aucune émotion durable. Le préraphaélisme, qui déjà tombé dans l'oubli, n'a eu chez nous que la vogue d'une minute parce qu'il ne s'accordait en rien avec notre nature, avec notre tempérament. Les dames, porteuses de lys, ont vite vieilli sur la terre de fécondité où nous vivons. M. Debussy a écrit la musique qui convenait à son poème. Je l'en loue et constate qu'elle est infiniment réussie. Je souhaiterais maintenant qu'il écrivit une musique qui convint à l'esprit, au génie de sa race. Il fortifierait ainsi l'originalité exceptionnelle dont il a témoigné à diverses reprises et à laquelle il me plaît de rendre encore hommage. *La Damoiselle élue* a été interprétée de voix jolie et de façon charmante par Mlle Marot, de manière délicate et précise par les instrumentistes de M. Taffanel et les choristes de M. Samuel Rousseau.

Irlande, un des meilleurs et des plus anciens morceaux symphoniques de Mlle Augusta Holmes, terminait le concert.

Alfred Bruneau.